

Prismi V)
cho ee la Socar
Jo - Gros - Gho -
e ~~Prismi~~

PREMIÈRE ASCENSION DE L'ANNÉE 1890 A LA MEIJE

(3,987 MÈT.)

Faire l'ascension de la plus terrible cime des Alpes, de cette Meije réputée invincible jusqu'en 1876, était depuis longtemps déjà un de nos projets favoris; mais ce n'est point sans hésiter un peu que, nouveaux dans la carrière, nous nous décidons à affronter de pareilles difficultés, à engager la lutte avec les dangers multiples que présente cette montagne -- *qu'on ne saurait comparer de près ou de loin à aucune autre cime, ni au Rothhorn, ni à la Dent-Blanche, ni même au Bietschhorn* (Coolidge).

A la fin, cependant, nous prenons un parti, et, le 4 juillet 1890, à 5 h. du matin, nous montons, à Grenoble, dans la voiture de Briançon qui nous laissait vers 10 h. au Bourg-d'Oisans, d'où un véhicule nous conduit cahin-caha jusqu'au Bourg-Darue.

Pour mener à bien notre entreprise, un de nos amis, M. Pocat, et nous l'en remercions ici, nous avait recommandé le père Gaspard, le chef de la tribu des Gaspard de Saint-Christophe-en-Oisans, le premier qui, avec M. de Castelnaud, a mis le pied sur le sommet de la Meije. Le fameux guide devait nous attendre à Saint-Christophe.

Partis à pied de Bourg-Darue, nous arrivons à 3 h. dans ce hameau perché comme un nid d'aigle sur la montagne, et nous entrons à l'auberge Antoine Turc, où le père Gaspard devait nous rejoindre. Son arrivée ne laissa pas que de nous produire une certaine impression: quiconque a vu le père Gaspard se souviendra toujours de ce robuste montagnard au masque roussi par la réverbération du soleil sur les neiges des glaciers. Il n'est plus tout jeune, le père Gaspard, mais la vieillesse n'a laissé sur lui d'autres traces que quelques fils d'argent

dans une chevelure noire encadrant un visage où se retrouve le type de la race maure, laquelle a laissé tant de signes de son passage chez les habitants de la Maurienne et du massif de l'Oisans.

Le père Gaspard nous considère attentivement de son regard quelque peu oblique, puis, d'une voix brève :

« Vous voulez faire la Meije? demande-t-il.

— Oui. »

Se tournant vers M^{me} Thorant :

« Vous ne craignez pas le vertige?

— Non.

— Je n'ai pas eu le temps de vous télégraphier, dit lentement Gaspard, sans quoi je vous aurais avertis de remettre votre voyage, parce que ces derniers jours de pluie et de neige ont rendu la Meije bien mauvaise; la saison est peu avancée et nous trouverons du verglas sur les rochers.

— Peut-on faire l'ascension quand même?

— Peut-être, mais il vaudrait mieux essayer autre chose.

— Nous ferons la Meije ou nous ne ferons rien. »

Le père Gaspard réfléchit un moment, et, les yeux vissés sur nous :

« C'est bien, nous irons, » répondit-il.

Puis il nous présente ses fils : l'aîné, Maximin, est un beau garçon de vingt-cinq ans, déjà célèbre parmi les touristes; le cadet, Casimir, a seize ans, bien que sa taille exigüe ne lui en fasse paraître que quatorze; ils doivent nous accompagner.

« Tous des Gaspard! nous dit le père, avec un accent d'orgueil.

— Nous savons qu'avec les Gaspard nous irons partout. »

Trois heures après cette entrevue nous arrivions à la Bérarde, où M. Tairraz, gérant du chalet-hôtel de la Société des Touristes du Dauphiné, nous recevait avec son amabilité coutumière.

Le lendemain, jeudi 2 juillet, était destiné au repos; il convient, avant tout, de ménager ses forces pour engager la lutte. Aussi n'est-ce qu'à une heure de l'après-midi que nous parlons pour le refuge du Châtelheret, refuge bâti par le Club Alpin dans la vallée des Étançons, où nous arrivons à 3 heures.

Pendant que la soupe cuit dans la marmite pendue au-dessus du feu entre deux blocs de rocher, nous examinons le temps qui se couvre de plus en plus.

A 6 h. du soir, nous nous étendons sur la paille fraîche du

refuge, avec l'intention bien arrêtée de dormir; mais vers 10 h. le grésil tombant sur notre toit, avec un bruit sec et intermittent, nous empêche de sommeiller et nous enlève notre peu d'espoir dans la journée du lendemain.

Malgré cela, à minuit tout le monde se lève et nous faisons un léger repas. Les nuages passent rapidement à une grande hauteur et laissent voir le ciel de temps en temps, puis plus souvent... Ils disparaissent peu à peu complètement.

A minuit 55 min., quand nous nous mettons en route pour le glacier des Étançons, il fait un beau clair de lune.

Vers 2 h. et demie, tandis que la lune nous éclaire encore, la pointe du Rateau blanchit: c'est le jour qui se lève; il descend, nous allons à lui, nous nous rencontrons... En bas, la nuit encore.

A ce moment la corde est déroulée, nous nous y attachons dans l'ordre suivant: Casimir, M^{me} Thorant, le père Gaspard, moi, et Maximin. La colonne se met en marche vers le promontoire, qui est atteint à 4 h. du matin. Là commence l'escalade de rochers sillonnés de couloirs et de glaciers à pentes invraisemblables; aucune distraction n'est plus permise, toutes les forces de l'esprit doivent se tendre en cette préoccupation: poser le pied à l'endroit précis. Pour comble de difficultés, le verglas ajoute un nouveau danger à ceux déjà si sérieux de cette ascension.

Une épaisse couche de neige fraîche couvre la surface de glace du Grand-Couloir, circonstance qui nous oblige à de grandes précautions et nous cause un long retard; aussi n'arrivons-nous qu'à 7 h. 20 min. à la Pyramide Duhamel.

Notre deuxième repas est pris au pied de la fameuse grande muraille de 200 mètr.; c'est là que d'ordinaire s'arrêtent ceux dont la détermination n'est pas absolue; un coup d'œil jeté sur cette paroi verticale suffit pour nous convaincre que c'est là aussi que vont commencer les véritables dangers.

Nous lui tournons le dos pour déjeuner plus tranquillement.

A 8 h., laissant tout objet qui pourrait être une cause d'embaras, sauf deux piolets nécessaires pour la traversée du glacier Carré, nous commençons à grimper, suivis par quelques cornilles voletant et criant au-dessus de nous et paraissant attendre une proie. Maximin entonne une chanson et nous chantons et nous patoisons tout en nous élevant le long de cette pente vertigineuse où, pendant deux heures vingt minutes, c'est à peine si nous trouvons des aspérités où poser les deux pieds

l'un à côté de l'autre, où quelquefois l'on n'a pour tout support qu'un clou sous la pointe du soulier et le bout des doigts crispés sur un fragment de la pierre.

Au *Pas du Chat*, la moitié du corps se balance au-dessus de la brèche que nous dominons d'une grande hauteur et qui, de là, paraît toute crevassée. Ce pas dangereux franchi en rampant, nous arrivons au pied du glacier Carré, dont la pente est de 50° à 55° ; il est 10 h. 20 min. du matin. Une demi-heure de repos et une légère collation tirée des poches nous remettent d'aplomb.

Le glacier est traversé en quarante minutes ; nous atteignons la brèche et passons sur un petit névé qui n'existe, paraît-il, pas dans les saisons meilleures ou plus avancées.

Arrivés au Cheval-Rouge, Maximin, ayant pris la tête depuis un moment, grimpe avec aisance sur cette arête de rochers absolument lisses et disparaît de l'autre côté pendant que je prends sa place à califourchon sur l'arête. M^{me} Thorant, Casimir et le père Gaspard attendent au bas : c'est le passage le plus scabreux, le premier qui s'y engage accomplit un tour de force absolument extraordinaire.

Au bout de quelques minutes, Maximin me crie de lui donner de la corde ; elle est tendue, je n'en ai plus. Je m'avance cependant, je me penche sur le vide, les mains aplaties contre la roche lisse ; cela ne suffit pas, et Maximin crie d'une voix pressée :

« Donnez de la corde ou je tombe ! »

Gaspard père s'éclance, me prend par la ceinture et me pousse encore plus au-dessus de l'abîme...

Maximin se met à chanter, il a atteint le sommet de la crête et il nous jette les cordes qu'il a trouvées lancées au loin par la bourrasque et couvertes de neige. Alors, les uns après les autres, le corps absolument suspendu, aidés par Maximin, nous escaladons à la force des poignets ce passage si extraordinaire que l'on se demande comment un homme a pu s'y risquer le premier.

Dix minutes après, tous les membres de la caravane étaient réunis au sommet de la Meije et buvaient la traditionnelle bouteille de champagne : on l'avait bien gagnée !

La vue est exceptionnellement belle ; mais le ciel se couvre de nuages ; il faut partir.

Il est 1 h. de l'après-midi lorsque nous nous mettons en route. Certes, ce n'est pas une mince affaire que de se risquer

dans cette immense dégringolade, et ce n'est pas le lieu de citer ici le vers de Virgile : *Facilis descensus Averna*. Là Maximin nous étonne par l'habileté avec laquelle il se joue des difficultés ; dédaignant tous les artifices, il passe debout là où nous rampons, s'écarte volontiers pour aller chercher des cristaux ou une fleur en des enrochements parmi lesquels les oiseaux seuls osent s'engager.

A la descente de la grande muraille, comme nous étions près d'arriver au campement de Castelnuau, une avalanche de séracs se détache du glacier Carré et, entraînant avec elle les pierres qu'elle rencontre, roule sur nous avec fracas. Chacun s'aplatit contre la roche avec cette pensée que tout est fini... L'avalanche a passé, nous en sommes quittes pour la peur ou à peu près : deux glaçons ont frappé Casimir à la tête, le père Gaspard a reçu quelques cailloux dans le dos, un débris de glace ou de pierre m'a touché au front et étourdi à demi, un autre de plusieurs kilos a passé entre Maximin et moi, le reste s'est effondré derrière nous. Si l'avalanche nous avait pris quelques secondes plus tôt nous étions tous perdus, nous allions rejoindre le malheureux Szigmondy.

« Vite, vite, crie Gaspard, il y en a encore là-haut ! »

Sans songer au danger d'aller trop vite, nous descendons comme en courant cette effrayante muraille qui donne le vertige même à ceux qui la contemplent d'en bas, et à 6 h., sans presque nous en apercevoir, nous arrivons à la Pyramide Duhamel.

Mais nos tribulations ne sont pas terminées : le Grand-Couloir est encore plus mauvais que le matin, nous sommes obligés de tailler des marches en zigzag, travail si long qu'à 8 h. nous n'avons franchi que les trois quarts du couloir ; aussi le père Gaspard, craignant les accidents, nous fait remonter dans les rochers pour aller rejoindre un peu plus loin le passage habituel.

Sur ces entrefaites, la nuit arrive, nuit assez obscure, car le ciel ne s'est pas découvert ; néanmoins, il faut descendre, descendre toujours parmi ces à-pic déjà si difficiles à franchir de jour.

A 9 h. 30 min., il n'y a plus qu'un seul mauvais passage. Casimir s'est juché sur une anfractuosité large tout au plus de 30 à 40 centimètres ; M^{me} Thorant doit le rejoindre sur cet abri, pendant que le père Gaspard sert de trait d'union entre ceux qui sont en bas et Maximin, qui attend avec moi que tout le

monde soit placé; mais personne ne bouge plus : M^{me} Thorant tourne dans le vide, suspendue à la corde que Gaspard retient de la seule main qu'il a crispée sur une arête de rocher.

Nous ne voyons plus rien.

« Avancez, avancez ! dit le père Gaspard.

—

— Vous ne bougez pas, nom de D... !

— Je ne puis descendre, répond M^{me} Thorant, ma jambe est prise dans la corde.

— Montez, je vais la dérouler.

— Impossible, mes pieds n'ont pas d'appui.

— Allons, Casimir, gronde le père Gaspard, dérange-toi un peu, sors de ton coin et déroule-nous vite ça. »

Casimir regrimpe tant bien que mal le long de la paroi, délie le pied de M^{me} Thorant et le place sur une aspérité; ce qui lui permet d'aller se garer un peu plus bas.

Nous avons passé là un grand quart d'heure dans l'obscurité presque complète, comme des mouches attachées à un fil d'araignée, sans trop savoir si nous en sortirions.

Nous continuons alors à descendre et, à 10 h., nous étions au bas du promontoire : tout danger était passé.

La lanterne pliante est allumée et, à sa lueur tremblante, tantôt sautant, tantôt tournant les crevasses, nous descendons le glacier des Étançons jusqu'au moment où des blocs énormes de neige, tombés dans la journée en avalanches de la Gandollière, nous barrent la route et nous obligent à nous détacher.

Il y avait vingt heures que nous étions enchaînés.

Pendant que nous roulons les cordes, M^{me} Thorant passe devant avec Maximin et arrive à 1 h. 30 min. du matin à la Bérarde où elle nous attend jusqu'à 4 h., tandis que, manquant de lumière, nous sommes obligés de rester jusqu'au jour au refuge du Châtelletet.

Levée depuis le vendredi à minuit, M^{me} Thorant avait donc supporté 28 heures de veille et plus de 22 heures de marche effective, de fatigues, de luttés, parmi les dangers d'une ascension à la Meije, accomplie à une époque de l'année assez peu propice; et si nous ajoutons que miss Richardson — la première femme qui ait osé s'attaquer à ce sommet — a fait cette ascension en un espace de temps si court qu'aucun homme jusqu'ici n'a pu l'égalier; qu'elle a fait quatre-vingt-dix-sept ascensions au-dessus de 3,000 mètres, sans compter les courses

faciles, il sera suffisamment démontré que les femmes *qui veulent* peuvent, en montagne, autant que les hommes.

E. THORANT,

Membre du Club Alpin Français
(Section de l'Isère).